

autres bâtimens sont perdus ou avariés. Vingt navires environ ont été jetés sur les récifs, et leurs cargaisons seront perdues. On cite entre autres la barque *Iris*, qui se rendait de la Nouvelle-Orléans à New-York.

Le nombre des personnes qui ont péri s'élevait à 50, aux dernières dates. Le vent soufflait avec tant de violence que les édifices en pierre ne purent en soutenir le choc.

Le commodore Stort rapporte que le *Spitfire* a relâché à Kingston (Jamaïque) pour y prendre du charbon et parce qu'il faisait eau.

Du Texas, la seule nouvelle reçue est celle d'un duel qui a eu lieu à San Antonio, le 26 septembre entre deux officiers Tennesiens, à propos d'une dame. Les deux paladins ont été blessés, mais non dangereusement. — (C. E. U.).

HUGUES LE DESPENSIER.

IV

LA RECHERCHE D'UN PÈRE.
SUIVE.

À Constantinople où ils arrivèrent, régnait alors un empereur fourbe, vain, dissimulé et lâche. Ces croisés innombrables qu'il voyait passer par ses domaines le faisaient trembler sur son trône ; cependant, il cherchait toutes les occasions d'humilier les seigneurs Franks qu'il affectait de traiter de Barbares, comme au temps de l'Empire romain. Le vicomte Nigel fut introduit, avec les principaux hommes d'armes qui l'avaient suivi, dans une des plus belles salles du palais impérial. Les colonnes étaient en porphyre, les chapiteaux en or massif. Il y avait bien loin de ces splendeurs aux lourdes et grossières constructions que les rudes guerriers laissaient derrière eux. Aussi furent-ils quelques moments éblouis ; mais bientôt ils n'eurent que du mépris pour ces Orientaux, dont les hommages étaient peines de bassesse et qui étaient vêtus de robes de soie et parfumés comme des femmes. L'empereur lui-même, ce schismatique à la fois pape et tyran, leur inspirait peu de vénération. Aussi, quand Isaac Comnène, auprès duquel le vicomte vint s'incliner lui présenta, comme c'était l'usage, son pied à baiser, le Normand, indigné, saisit d'un rude poignet le brodequin impérial, le leva en l'air et renversa sur le dos celui qui se disait souverain de l'univers. C'était un présage. Peu d'années après les croisés renversaient sur sa base ce trône lui-même.

L'acte d'audace du vieux Nigel excita chez les Grecs présents une stupéfaction muette. Les esclaves de ces tyrans pouvaient les assassiner ; mais ils les entouraient pendant leur vie de dégradants hommages. Le groupe des hommes bardés de fer eut l'irrévérence de pousser un long et sonore éclat de rire.

Isaac avait bien envie de les faire tous périr dans ces supplices que les Grecs savaient si bien raffiner ; mais il se rappela les bandes innombrables des croisés, il considéra leur courage, leur taille colossale, et craignit qu'en passant ils ne missent dans leur poche le saint Empire romain. Il feignit donc de prendre en bonne part la plaisanterie du vicomte, mais se promit d'en tirer une vengeance dont ils pourraient décliner la responsabilité. Il commença par faire couper les vivres sur toute la route ; il leur dressa des embûches, leur refusa des guides, fit tout enfin, sauf les combattre à visage découvert.

Beaucoup de Normands de la troupe de Nigel succombèrent par la faim ou par les maladies, périrent par ces embûches que les empereurs chrétiens de Constantinople dressaient à une nation chrétienne qu'ils détestaient plus encore que les Turcs ; mais le plus grand nombre échappa, et parmi eux fut Olivier de Bellassise. Nous ne le suivrons pas à travers la Pamphlie, la Cilicie et la Caramanie, pays hostiles à l'armée des croisés, et qu'elle dut conquérir avant de les traverser ; nous le trouverons en Syrie. Ce fut alors seulement qu'il dépouilla la robe du pèlerin et demeura vêtu de la cotte de mailles de son père, alors qu'il monta à cheval, toujours accompagné du fidèle Janequin, qui dans les haltes, et lorsque les Normands étaient retirés sous leurs tentes, les divertissait en leur chantant des lais du pays et en leur récitant le *Roman de Rosse*, dans lequel le Normand Robert Wace a tracé en traits si vifs la conquête de la Normandie par les Scandinaves et la célèbre bataille de Hastings. Les croisés à donner des preuves nouvelles de leur bravoure si vantée. Olivier avait changé son bourdon de pèlerin contre une lourde épée, dont il se servait de manière à fournir au trouvère le sujet de nouveaux chants.

L'ermite de l'île Notre-Dame ne s'était pas trompé. L'armée des croisés accomplit cette fois de grandes choses. La Syrie, la Palestine, la Galilée tombèrent en son pouvoir. Jérusalem, cette ville dont le nom faisait sortir des légions de la Norvège et de la Scythie. Jérusalem, la ville sainte, tomba au pouvoir de l'armée chrétienne

et devint la capitale d'un puissant royaume. Nous n'entreprendrons point le récit de ce fait d'armes, qui est encore, quoi qu'on en ait pu dire, la grande épopée du moyen âge et des temps modernes ; nous ne raconterons point comment Robert de Normandie, le plus brave peut-être de tous ceux qui portaient la croix, refusa de s'asseoir sur le nouveau trône pour y faire monter Godefroy de Bouillon, aussi brave, mais plus prudent et plus modéré que lui ; le plan de ces récits nous ramène à des héros moins grandioses, à des événements moins importants.

Arrivé à Jérusalem, Olivier s'empressa d'aller, au nom de son père, déposer la croix qu'il portait sur le tombeau du Sauveur. Ce premier devoir rempli, il pensa à chercher la trace de messire Hugues le Despenser. Toutes ses recherches furent inutiles. Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir des vétérans de la Croisade, des compagnons du père de Mélisende, il se joignit aux guerriers qui allaient à la conquête de la principauté d'Edesse. Son intention était de gagner le désert et d'errer de solitude en solitude, de visiter les monastères perdus dans ces immenses plaines de sable. Il ne fut pas d'abord plus heureux. Cependant, arrivé auprès d'un solitaire célèbre par ses vertus, il crut deviner que ce vénérable personnage savait quelque chose du sort de Hugues le Despenser ; il le pressa de questions, et reçut cette réponse, qui lui fut faite d'un ton sévère :

— Jeune homme, ne cherche point à retrouver ceux qui veulent vivre sous l'œil de Dieu seul !

Le cadet de Bellassise resta quelques jours avec l'anachorète, admira cette piété des pères du désert, plus austère et en quelque sorte plus auguste que celle des ermites d'Europe. A voir le bon père se livrer à des macérations presque incroyables, se frapper la poitrine avec une grosse pierre, vivre sans crainte, voisin connu d'un ruisseau où venaient se désaltérer tour à tour le lion et la gazelle, à l'entendre surtout parler avec cette élévation, cette profondeur que communiquent les austérités et la solitude, Olivier se fût cru aux premiers temps du christianisme. Mais d'autres devoirs l'appelaient au milieu de ses compagnons d'armes ; il reprit le chemin de Jérusalem.

Il était dit que les doutes du jeune homme ne s'éclairciraient pas.

Le saint sépulcre était alors en si grande vénération que le concours des chrétiens qui y venaient pieds nus avait usé ses dalles de marbre. La foule était plus grande ce jour là qu'à l'ordinaire. Une imposante cérémonie se célébrait. Le patriarche de Jérusalem officiait à l'autel et avait pour desservants le premier et le second des princes de Terre-Sainte : Godefroy de Bouillon de Boëmond, prince d'Antioche, ou descendant du Normand Tancred de Hauteville. Quand la foule se fut écoulée, Olivier resta encore quelque temps dans le temple, prosterné auprès de la pierre sépulcrale sous laquelle reposait le corps du Crucifié, et le bruit de deux voix arriva à son oreille à travers une petite porte qui ouvrait sur le temple même.

— O mon père ! disait une de ces voix, qu'Olivier crut avoir entendue déjà, être tous les jours près de ma femme et de mon unique enfant, apercevoir les crénaux du château où je suis né et concentrer tous mes sentiments, vivre en étranger parmi les miens, les fuir si je les rencontre, ô mon père ! cela est au-dessus de ma faiblesse ! Combien j'eusse gagné à m'imposer le plus cruel martyre de la chair ! Il y a des moments où j'éprouve un désir irrésistible de revoir ma fille, de la presser dans mes bras une seule, une dernière fois, de lui dire adieu !... Ô mon père ! cette tentation est si forte que je crains d'y succomber !

Des sanglots, des soupirs suivirent ses paroles. Une voix solennelle répondit d'un accent irrité :

Mélisende pécheur, tu as encore du sang à tes mains fratricides et tu trouves ta pénitence trop dure, quand le Christ a bien souffert la mort la plus douloureuse, lui qui était l'agneau sans tache ! Mais, ajouta-t-on d'un ton peu radouci, mon fils, ne désespérez pas, et que Dieu, quand il vous rappellera à lui, trouve votre péché lavé par vos bonnes œuvres !

— O merci l'saint père, répondit la voix encore entrecoupée de sanglots, merci de l'espoir que nous me donnez !

— Vous allez retourner d'où vous venez.

— Je vous obéirai, mon père.

— Et je vous permets de vous découvrir si un grand danger se présente, mais seulement à un tiers. Après cela vous quitterez pour toujours votre pays, car vous pourriez succomber et perdre le fruit de votre pénitence. Frère Antoine, le désert vous réclame !

La voix se tut après cette austère admonestation, et Olivier n'entendit plus rien. Il resta à la même place pendant plusieurs heures, dans l'espérance de voir sortir le pénitent et d'éclaircir les doutes,